

Zeitschrift: Allgemeine schweizerische Militärzeitung = Journal militaire suisse =
Gazetta militare svizzera

Band: 75=95 (1929)

Heft: 5

Artikel: La Méthode de Combat de l'Infanterie

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-8287>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

hängt, ob unsere Armee wirklich jener leicht bewegliche Degen wird, der blitzartig durch die Panzerfugen überlegener feindlicher Rüstung hineinstößt und den Gegner wehrlos macht, bevor sein wuchtiger Keulenschlag uns vernichten kann.

La Méthode de Combat de l'Infanterie.

Dans notre précédent article, nous avons établi comme principe, à la page 133: que toute la force de l'infanterie se base sur le feu de ses armes automatiques, de ses fusils, et sur l'appui que peut lui porter l'artillerie. Que le terrain lui est un serviteur, qui lui indique où doit commencer son emploi.

Il nous tombe sous la main, un article publié par la Revue Militaire française en novembre et décembre 1928, dû à la plume du Général de Barbeyrac de St. Maurice, commandant en août 1918 l'Infanterie de la 37ème div. d'Afrique, article intitulé: L'Ajustage des Feux et la Manœuvre. Nous ne résistons pas au plaisir de le publier ici dans ces parties essentielles, qui se couvrent avec nos idées. Nous lui cédons la parole.

Nous avons souligné qu'une *tâche de feu* exigeait impérieusement des efforts nouveaux et notamment la pratique de *méthodes techniques* qui peuvent paraître innover en infanterie, qui peuvent même heurter certaines habitudes de pensée et d'action de cette arme, mais auxquelles elle ne saurait échapper plus longtemps sans danger grave pour l'efficacité et en particulier pour la *Manœuvre*.

Nous disons ici: Tant que l'infanterie ne prendra pas pleinement conscience de sa tâche en « vraie grandeur » tant qu'elle ne sera pas fermement convaincue qu'elle est *l'autre arme de feu* et qu'elle doit être aussi *technique* que l'exige l'exploitation rationnelle de matériel perfectionné et la *manœuvre du feu* puissant qu'ils peuvent fournir, *l'ajustage des feux* ou la *liaison* dont on parle tant demeurera toujours ce qu'elle est dans le fond, si on ne veut pas se payer de mot: *la quadrature du cercle*.

Or, c'est sur cet ajustage des *tâches de feu*, sur cette liaison constamment *dirigée et conduite*, non par l'infanterie mais par le *Commandement*, que repose en fin de compte la *manœuvre* dans le combat; c'est à dire la possibilité de pouvoir toujours agir *suivant* et *sur* les circonstances pour *saisir* ou *faire naître* opportunément les *occasions* et les exploiter à fond.

Ce problème de la *liaison* ou de la *manœuvre* n'est pas exclusivement une affaire de *transmissions* comme on l'entend dire parfois aujourd'hui, c'est surtout une *question de feu*, de moyens et de méthodes de feu.

L'insuffisance des solutions apportées ici ne résulte pas tant de l'insuffisance des transmissions que du fait qu'on ne peut obtenir que

de la seule artillerie un feu *manœuvrable et efficace* méthodiquement produit et conduit, et qu'on demande alors à cette arme de traiter sur le champ de bataille, toutes les questions de feu, au point qu'on en arrive trop fréquemment à des impossibilités.

Si on tient à la *manœuvre*, si on tient à ressaisir au plus vite le contrôle de celle-ci sur le terrain du combat, nous croyons qu'il faut s'efforcer de perfectionner sans retard l'œuvre du feu en mettant enfin l'infanterie en demeure de prendre toute la part qu'elle est techniquement capable d'assurer pourvu qu'elle se plie aux méthodes convenables.

En dépit des perfectionnements considérables déjà apportés dans son outillage propre, il semble que l'infanterie ne cherche pas assez à sortir des méthodes primaires de tir qu'elle a toujours pratiquées et qu'elle n'attende que de la seule artillerie le feu efficace indispensable à la manœuvre.

Il semblerait malheureusement que la sensibilité, prenant dans cette affaire une part trop considérable, contribue quelque peu à maintenir cette question capitale de la *liaison* dans un état fâcheux dont elle paraît ne pas se dégager aisément.

Autour des tables « de Kriegspiel », c'est parfois un concert touchant: Il ne s'agit que de travailler pour l'infanterie . . . d'aider l'infanterie, et personne pour dire à cette infanterie: « *Commence donc par t'aider toi-même un peu plus et un peu mieux de toute la formidable puissance dont tu es capable, si tu veux que le Ciel et . . . l'artillerie t'aident efficacement à leur tour.* »

Comment se pose le problème dans la pratique?

Par infanterie, nous entendons ici les unités de combat, c'est à dire les *bataillons, en premier échelon*. Ces unités de combat occupent chacune sur le terrain un poste de travail qui semble devoir tourner autour de 1000 m à 1200 m en largeur, et 1200 à 1500 m en profondeur.

Pour ces bataillons engagés, les organes de feu ennemis les plus redoutables et qui peuvent peser le plus lourdement sur leur action se trouvent en grande partie dans une zone de terrain qui se déroule devant eux depuis zéro mètre jusqu'à 1500 m environ: organes de feu puissants tels que mitrailleuses légères et lourdes, de petit ou de gros calibre, lances-bombes, engins divers (canons, mortiers ou obusiers) défilés ou non, à ciel ouvert ou sous abris, sous cuirasse automobile. Une partie de ces engins puissants peut être parfois installée au delà de 1500 m.

Les limites d'une telle zone sont quelconques et peuvent présenter des tracés aussi sinueux qu'on le voudra et qui, par surcroît, varient constamment au cours du combat suivant les événements, les mouvements des deux adversaires, etc. . . .

Ici tout est essentiellement *soudain, imprévisible, mouvant*, et ce n'est pas pour simplifier le problème.

Or, c'est dans une telle zone qu'il s'agit de *diriger et de conduire* la *manœuvre*, c'est à dire de diriger et de conduire constamment la

combinaison et *l'ajustage des feux*, en un mot *la manœuvre du feu maximum*.

Et cela peut se traduire ainsi: *Taper le plus fort possible instantanément là où on le veut, quand on le veut, tant qu'on le veut, jamais plus longtemps.*

L'instantanéité dans l'application, la cessation ou le transport des feux aussi massifs qu'on le pourra ou pour le moins nécessaire et suffisants, apparaît incontestablement comme une condition de première importance, sinon l'infanterie peut être exposée à souffrir inutilement ou, ce qui est plus grave peut-être, à laisser fuir des occasions sans pouvoir les saisir ni les exploiter, soit parce que le feu tarde à intervenir, soit parce qu'il tarde à cesser; bref: *la manœuvre est « cassée » ou impossible.*

* * *

Une solution convenablement approchée du problème de la *liaison* paraît devoir exiger une *division du travail du feu* comportant pour chacune des armes de feu une tâche définie, notablement étendue en ce qui concerne l'infanterie pourvue d'engins de plus en plus puissants, susceptibles d'être mis en œuvre dans l'étendue du *poste de travail* habituel de cette arme.

Techniquement, il est évident que si l'infanterie souffre d'engins qui ne sont pas sous abri ou cuirasse, qu'ils soient masqués ou non, il n'y a pas de raison pour qu'elle ne puisse pas les atteindre ou les paralyser elle-même. Toutes les fois que ses projectiles plus légers ou de plus faible capacité que ceux de l'artillerie ne sont pas arrêtés ou « bus » par des obstacles, elle peut produire et soutenir longtemps des effets de masse formidables, et cela *dans toute l'étendue de la zone d'action et même bien au delà*. On ne devrait donc demander à l'artillerie que ce que l'infanterie ne peut pas techniquement faire, sauf cas de force majeure.

Il faut reconnaître qu'une telle règle est d'ailleurs admise dans la *défensive*. Tous les *plans de feu* qu'on voit étudier aujourd'hui pour la conservation du terrain essaient généralement d'en tenir compte et tentent de déterminer rationnellement la part qui revient à chaque arme dans le travail à exécuter.

Mais, dès qu'il s'agit d'*offensive* ou de mouvement dans un sens ou dans l'autre, tout s'écroule, le tir aussi bien que l'observation et les transmissions. On ne sait plus très bien comment agir en dehors des mécanismes rigides et *tout retombe sur l'artillerie* avec la formule connue: « *A la demande de l'infanterie . . .* ».

Cependant, il faut encore reconnaître que lorsqu'on doit attaquer on conçoit bien la nécessité de constituer ce qu'on appelle une *base de feu* dans la composition de laquelle on admet une quantité plus ou moins considérable d'engins puissants d'infanterie — unités de mitrailleuses et d'engins d'accompagnement tirant à grandes distances,

parfois en *tir indirect*. Mais dès que la progression est en train tout s'écroule encore et il semble qu'on ne puisse pas envisager la continuité de cet appui de feu si précieux.

Il semble au contraire que cette « base de feu » étant à bout de souffle, il n'y ait pas autre chose à faire que de *fermer les caisses* et d'attendre le prochain arrêt prévu par le plan ou imposé par l'ennemi pour tenter de la reconstituer vaille que vaille quelque part. C'est toujours la manœuvre *en décomposant*.

En définitive, il semble que l'infanterie ne montre quelques aptitudes à une certaine exploitation de ses formidables capacités de feu puissant en vue d'un *essai d'ajustage* avec les feux de l'artillerie que dans la *défensive*.

On lui voit prendre alors des *dispositifs de feu* qui sont assez rationnels, articulés en largeur et en profondeur, avec des *distances* et des *intervalles* au travers desquels elle se risque alors à tirer, comme elle se risque également à tirer parfois par-dessus les troupes amies. Malheureusement, elle ne veut consentir à prendre de tels dispositifs qu'à la condition de disposer à cet effet de beaucoup de temps et surtout d'être assurée de ne pas avoir à bouger. — Pourquoi ?

La vérité est que l'infanterie, pour établir de tels *dispositifs de feu* seuls susceptibles d'exploiter à fond les armes perfectionnées en vue de produire un feu maximum *mobile et manœuvrable*, ne s'en tire guère qu'au prix d'un travail laborieux à grands renforts de piquetages, de jalons, de cordeaux, de fils à plomb et autres moyens un peu primaires de maçon, si bien que les tirs *par-dessus les troupes* et *à travers les distances et intervalles* sont toujours considérés comme des « airs de haute école » *impraticables dans l'offensive*.

On entend déclarer que les *dispositifs de feux en profondeur* sont *intransportables* et qu'il est impossible de les conserver et de conserver du même coup leurs « propriétés de feu » dès qu'il s'agit de se déplacer à travers terrain. A ce moment, il n'y a plus, semble-t-il, que l'*échelon de feu* (euphémisme pour désigner la vieille « ligne de feu ») qui soit pratiquement possible. Evidemment, il faut bien arriver à cette ligne ; mais nous ne nous laisserons pas de répéter que ce doit être le plus tard possible et, dans tous les cas, seulement pour donner l'*abordage* ou, en général, pour le combat mené à courte distance avec tous les engins *individuels* qui ne peuvent être employés qu'en ligne.

Egalement, on entend trop souvent déclarer qu'on « ne croit pas au tir par-dessus les troupes ni au tir à travers les intervalles en dehors de la « stabilisation » ou de la « défensive ».

Nous pensons qu'il ne faudrait pas être aussi péremptoire, et qu'il est assez imprudent de poser d'aussi coupantes affirmations qui, à notre avis, sont pleines de danger et montrent qu'on n'a peut-être pas assez réfléchi à la question, ni essayé.

Il y a des faits et des nécessités, — *prépondérance du feu, manœuvre, puissance et perfection des outillages*, etc. — qui exigent impérieusement

qu'on modifie les disciplines de pensées et d'action, les méthodes, les procédés, etc., sans se retrancher *a priori* derrière des affirmations qui, en l'espèce, sont tout simplement gratuites; le moindre effort, le moindre essai, suffirait pour le démontrer.

Puisqu'on admet devoir et pouvoir recourir, dans la défensive, à des dispositifs de feu qui permettent de produire un *feu maximum* et *manœuvrable*, et en outre *ajustable* avec celui de l'artillerie suivant les règles d'une bonne division du travail, nous ne parvenons pas à comprendre pourquoi on se refuserait à « faire marcher » ces dispositifs pour revenir simplement aux procédés rudimentaires. Cela précisé-ment au moment où on est exposé à buter dans des dispositifs défensifs de l'adversaire, au moment où il s'agirait de produire un feu plus formidable encore que celui dont lesdits dispositifs sont susceptibles.

Il en résulte que dans la pratique les seuls engins en mesure de faire du feu sont ceux qui peuvent trouver place dans l'*échelon de feu* mince que nous connaissons, tirant au ras du sol et pas bien loin. C'est à peine le *quart* des moyens puissants du bataillon, parfois le *tiers*, très rarement la *moitié*; tout le reste est simplement coltiné derrière par des gens qui, au surplus, ne sont pas exempts des coups de l'adversaire et sont condamnés à « encaisser » sans plus.

On voit donc qu'au moment où on marche à l'ennemi on est prêt à s'engager avec un minimum d'hommes ce qui est fort bien, mais aussi avec un *minimum de feu* ce qui est très grave et tout à fait déconcertant. Moins on sait sur quoi on peut tomber plus il faut être en mesure de pouvoir développer instantanément toute la puissance dont on peut être capable par une mise en œuvre ordonnée et soudaine de la totalité ou presque des engins de feu.

Avec le système habituel, on attend d'abord de constater que les feux de l'échelon de feu ne sont pas assez forts, pour renforcer et cela de la seule manière possible, c'est à dire en bourrant la ligne de feu de nouveaux engins et de nouvelles poitrines humaines; renforcement relatif d'ailleurs, car ce petit jeu-là ne va pas sans « casse » considérablement accrue . . . et puis, on appelle l'artillerie!

Nous dirons que, dans l'offensive il faut que le dispositif de feu profond en mouvement soit toujours susceptible de permettre le déclenchement instantané de tous les engins et la *manœuvre du feu* sur toute l'étendue de la zone d'action *sans mouvements ni manœuvres de personnels sur le terrain*.

De tels dispositifs doivent pouvoir être déplacés méthodiquement de positions de tir en positions de tir, par échelon, par unités ou par arme, de façon à conserver toujours l'articulation, — c'est à dire des distances et des intervalles, — de sorte que le feu des engins puissants puisse toujours passer à travers ceux-ci ou par-dessus les troupes et que soit assurée ce que nous appelons la *permanence du feu*, les uns tirant pendant que les autres se déplacent.

Il va sans dire que, dans ces dispositifs de feu, ne tirent jamais en tir direct et à la hausse que les engins qui ne peuvent pas être utilisés autrement, c'est à dire en *tir masqué* (ne pas confondre avec ce qu'on appelle le tir indirect en infanterie).

Les unités de mitrailleuses lourdes ne doivent jamais être distribuées *a priori* entre les unités de voltigeurs, sauf quand il est absolument impossible de faire différemment pour en tirer le meilleur parti. Il doit en être de même pour les canons ou obusiers d'accompagnement, en un mot, on ne doit pas organiser de propos délibéré de la *poussière de feu*, c'est bien assez d'être obligé de la subir dans les cas où le terrain est extrêmement cloisonné et sans vues.

Enfin, il faut que ces dispositifs de feu soient évidemment *commandés* et *conduits* constamment, et de la tête à la queue, par tous les chefs organiques dans l'étendue de leur rayon d'action propre, depuis le dernier des chefs d'équipe ou de pièce jusqu'au chef de bataillon inclusivement.

Plus les matériels se perfectionnent plus leur rendement dépend de la conduite ordonnée de la troupe, de la constance et de la perfection de cette conduite.

Que dans les échauffourées de « boyaux » et de « labyrinthes » les chefs de groupe et d'équipe prennent une certaine importance, soit, mais il ne s'agit au fond que de cas particuliers de combats à bout portant, tout comme l'*abordage*, où il n'y a que juxtaposition d'efforts individuels. Ce sont d'ailleurs des *crises d'ordre* dont l'issue reste toujours aléatoire et qu'il faut s'efforcer de protéger par d'autres moyens de feu ordonnés et conduits.

Mais, le combat moderne est moins que jamais *combat de caporaux* ou de sergents; chaque fois qu'il en était ainsi, alors que rien ne l'imposait, il fallait une chance exceptionnelle ou une carence complète de l'adversaire pour que cela réussisse . . . ; combien d'affaires ratées ne sont-elles pas imputables à *cette poussière d'action* incapable de donner autre chose qu'une inefficace *poussière de feu*!

Toutes les questions que le général de Barbeyrac de St. Maurice soulèvent, doivent retenir notre attention et faire l'objet de nos réflexions et de notre raisonnement.

Miles.

Ueber Artillerie-Verwendung.

A. Das Begegnungsgefecht.

F.D. Ziffer 228:

„Der Entschluß des Führers wird wesentlich von dem beeinflusst, was er nach der Lage von seiner Art. erwarten kann. Der Art.-Führer muß in diesem Zeitpunkt durch eigenen Ueberblick und durch Kartenstudium oder die Ergebnisse seiner Art. Aufklärungspatrouillen in der